

*La tourterelle  
turque*

Est-ce le berceau de l'aube? C'est du moins, d'abord, des couleurs, un nid de couleurs, fines et douces comme celles qu'assemblent la naissance du jour, et pourtant différentes; couleurs, ou plutôt nuances, gradations sans ruptures, nuages de terre et de lait qui se mêlent ou, mieux, s'épousent; sous ce collier d'ardoise. Nuage assoupi, nuage couché dans la cage, tout au fond de la chambre paysanne, nœud de fumée dans la fumée.

Mais déjà l'œil a démêlé que c'est aussi un corps, tiède, vivant, des courbes de laiteuse terre, que c'est une gorge qui respire, une douceur, une langueur plumeuse. On la dirait qui dort, un nuage endormi dans son haleine, nuage, ou plus confusément encore, nue.

Brusquement, par quelque alerte éveillée,  
tirée du rêve, battent les ailes, ouvertes un

instant comme des drapeaux qui claquent, ou des linges. Alors on découvre la voluptueuse envolée, ce lit de plumes ailé, cette langueur enhardie; ou serait-ce une barque, sous ses voiles dressées, qui cacherait en l'emportant quelque reine couchée dans le bouillonnement de ses draps, de l'écume?

Mais au miroir embué d'une nuit, plus tard, peut-être en rêve, ou entre veille et sommeil, j'ai connu de qui tu pouvais être aussi l'image, de quelle femme si indolente, la voix rauque, et de peau si blanche, les dents presque transparentes entre des lèvres pâles, qu'on s'étonne, tourne-t-elle un instant, mais sans hâte, les yeux vers vous, que le brun de son iris puisse à ce point vous brûler; mais puisque ce n'est pas un feu, même pas enfermé dans une lanterne d'ambre, puisque c'est seulement la couleur de ce qu'un feu longtemps n'a fait qu'approcher, frôler, puisque c'est le reflet seulement d'un très long feu lointain, puisque ce n'est que la caresse, et peut-être encore imaginaire, du feu, elle est donc bien, par son teint laiteux comme par ce double iris brun (déjà détourné, ou voilé par une paupière lasse), toute langueur.

Tourterelle turque, si bien nommée : oda-

lisque portant à la nuque ce collier d'ardoise qui signifie peut-être : « serve de la nuit ».

L'aube n'est pas autre chose que ce qui se prépare, encore pur, à brûler; l'aube est celle qui dit : « attends encore un peu et je m'en-flamme »; le bourgeon de quelque incendie.

Mais celle-ci est plutôt ce que le feu ne touche qu'à distance, ce qui est séparé du feu ou par la distance ou par le temps ou par le souvenir, le mélange de l'ardeur et de la distance, la mémoire de l'amour qui coulerait interminablement en nous.

L'oiseau qui se dressait ainsi sur le poing ridé, ce n'était que mon corps qui l'avait un instant rêvé pareil à cette femme, ce n'était que lui qui avait trouvé ces liens, ces mots entre eux.

Je crois que si je clignais des yeux comme on fait pour ne pas être embarrassé par les détails d'une peinture, jusqu'à ne plus voir qu'une lueur sur cette main, une flamme vacillante, je serais plus près de ce que j'avais tout d'abord éprouvé : le trouble, la joie d'une annonciation à peine saisissable, ou l'entre-bâillement de la porte du Temps.

Plus tard encore, j'ai vu un oiseau de même espèce habiter mon jardin, marcher sur ses murs sans être inquiété par les chats, et quelquefois il était dans le figuier que l'automne jaunissait, éclairait. Plus beau qu'aucun fruit, libre comme une pensée silencieuse dans le feuillage du cœur vieillissant. Parfaitement tranquille, en cet abri, bien que sans aucune attache, et par sa voix semblant absorber et traduire, et faire couler toute la douceur de ces journées. N'étant plus, si je fermais tout à fait les yeux, qu'une cascade assourdie par la brume...

C'est le tout à fait simple qui est impossible à dire. Et pourtant je le vois et je le sens, et il n'est pas de pensée, si puissante, si meurtrière soit-elle, qui m'en ait pu disjoindre jusqu'ici. Oiseau favorable, tu voyages dans ta patrie. Tu te poses ici ou là ou tu voles un court instant, peut-être t'éloignes-tu la nuit davantage, mais quoi que tu fasses, c'est comme si rien ne manquait, comme si tu étais la voix qui monte et descend les degrés du monde, entre terre et ciel, jamais en dehors, toujours dans le globe infini, libre mais au-dedans, là, tout proche, à la fourche des branches argentées, n'attendant ni ne fuyant rien, voyageur qu'une seconde de joie sans aucune raison dérobe au mouvement du voyage pour le laisser posé, arrêté où? dans

la lumière des feuilles qui bientôt vont tomber pour faire place au ciel, au temps doré d'octobre, vêtu d'air, incapable soudain de plus entendre aucun mot comme aller, ou partir, ou frontière, ou étranger. Bienheureux vêtu de sa lumière natale.

Le poème  
au lieu de l'école